VIE SECRETTE,
POLITIQUE ET CURIEUSE
DE M. J. MAXIMILIEN
ROBESPIERRE,

DÉPUTÉ à l'assemblée constituante, en 1789, et à la convention nationale jussqu'au 9 Thermidor, l'an deuxieme de la République, veille de son exécution et de celle de ses complices.

. . . . Il est donc des forfaits
Que le courroux du ciel ne pardonne jamais.
VOLTAIRE.

LA vie de Maximilien Robespierre intéressera la postérité la plus reculée, qui aura peine à croire qu'il ait existé dans ce siecle de lumieres, où la philosophie et la politique président à tous les cabinets de l'Europe, un traître assez adroit pour colorer ses perfidies, avec le talent de se faire aimer d'une grande République, mais dont le défaut est d'avoir trop de confiance.

On a fait la triste expérience que la nation a presque toujours été trompée et trahie par des hommes auxquels elle avoit confié son gouvernement. Sans consulter les annales de la France gémissant sous le despotisme, que de perfidies, que de monstres ont, depuis la constitution républicaine, abusé de notre confiance, est-il donc une fatalité attachée à notre climat, ou à nos mœurs et à notre éducation, que les hommes en place deviennent si souvent des égoïstes, des ambitieux et des fripons? Pourquoi

les différentes nations semblent-elles n'avoir point à se plaindre des hommes qu'elles revêtent de leur autorité?

A bien réfléchir sur cette question importante, on perdroit son temps, et l'on seroit forcé de convenir que tous ceux qui ont ambitionné les places ont été des traîtres et des perfides. Jusqu'à ce jour, les intrigans seuls ont réussi; eux seuls sont parvenus, maintenant les patriotes se montreront et serviront la république.

Maximilien ROBESPIERRE nâquit dans la ci-devant province d'Artois. Ses parens étoient peu fortunés. Ils trouverent des protecteurs, et leur fils vint à Paris étudier au collége ci-devant Louis-le-Grand.

Ses anciens condisciples assurent que si Maximilien se distingua dans le cours de ses études, par une grande facilité, et que s'il se fit honneur dans cette premiere carriere de la littérature, il étoit considéré comme un homme faux et sombre, ne répondant que d'une maniere indirecte, peu susceptible de sensibilité, incapable d'avoir un ami, orgueilleux à l'excès, flatteur, fourbe en un mot.

Ayant terminé son cours d'étude, il se destina au barreau. L'évêque d'Arras le soutint. On ne pouvoit lui faire un crime d'avoir des appuis; mais quel homme c'eût été, s'il avoit tourné au bien public, un cœur et des talens qui pouvoient lui faire un nom immortel.

Le sentiment de l'amour de la patrie, le premier que le français éprouva en recouvrant sa liberté, fut aussi le premier qui s'éteignit dans le cœur de Robespierre. Mais il étoit trop fin, trop dissimulé pour ne pas sonder, en quelque sorte, les évenemens. Ce monstre n'a que trop réussi.

Lors de la seconde législature, Maximilien Robespierre prévit tout ce qui arriveroit, et il lui étoit facile de se précautionner. Il voyoit le peuple fatigué de ses fers, il feignit de vouloir les lever; mais il lui destinoit des chaînes encore bien plus pesantes.

Nommé député à la Convention nationale, ce monstre travailla plus que jamais à faire réussir ses projets liberticides ; mais il savoit trop bien connoître le peuple, pour tramer une conjuration dont le peuple devoit être, sans s'en douter, le terrible instrument et la déplorable victime.

On se rappelle que Miaczinski voulut prouver que Robespierre étoit un scélérat. Robespierre hâta son supplice. Nous ne prétendons pas dire que ce polonois n'avoit point conspiré, mais le nouveau Catilina le regardoit comme une foible victime qu'il falloit se hâter d'immoler. D'ailleurs, il suffisoit que Miaczinsky fût conspirateur, la nation étant satisfaite dans sa justice, c'étoit un moyen de plus pour couvrir la perfidie de Maximilien. Ainsi la justice nationale servoit de prétexte et de manteau aux crimes de ce monstre ; ainsi les meilleurs patriotes étoient joués ; ainsi la Convention nationale couroit déjà les plus grands dangers, mais les périls devoient encore être plus grands, et le bonheur plus assuré.

Hébert et ses partisans infâmes publioient qu'il falloit de nouveaux massacres. Robespierre étoit bien aise de ces mouvemens, mais ces projets n'étoient pas encore murs, il falloit encore dissimuler.

Danton prêchoit l'athéïsme, et sa fausse philosophie infectoit les esprits, tandis que le fanatisme faisoit égorger des victimes dans les départemens des Deux Sèvres et de la Vendée ; les patriotes, jouets de diverses factions, sembloient oublier leurs maux, dès qu'on leur parloit des vertus de Robespierre.

Camille Desmoulins, ancien condisciple de ce monstre, lui avoit voué une amitié constante. Puis par une légéreté inconcevable, il se brouilla avec lui. Camille étoit un de ces fous dangereux pour le corps social. Il entra dans la conspiration de Danton. Robespierre la dévoila, et ce prétendu acte de patriotisme lui acquit de nouveaux titres à la reconnoissance publique.

D'autres monstres ont aussi conspiré ; et Robes-

pierre les découvrit. Ainsi il mettoit le comble à la scélératesse.

N'ayant plus d'ennemis à craindre, Maximilien leva le masque; mais d'une façon toute nouvelle.

Il savoit qu'on ne parloit de lui qu'en le traitant de vertueux, d'integre, d'incorruptible, et c'étoit en se parant de ces vertus qu'il se croyoit bien certain de réussir.

On sait que l'on publia que deux fois on avoit attenté à la vie de Robespierre; on se rappelle cette fameuse exécution où quarante et tant de criminels, vêtus de chemises rouges, étoient appelés les assassins de Robespierre. Le voile n'est pas encore levé...... Sans doute que les aristocrates crurent poignarder le soutien de la liberté... Quel bonheur que ce projet n'eût point réussi! le monstre auroit eu les honneurs du Panthéon.... Il eût passé pour le martyr de la liberté, lui qui étoit son plus lâche assasin.

Dans les temps où Robespierre sembloit être le plus vertueux des hommes, ce monstre trahissoit jusqu'aux moindres devoirs de la société.

Un jeune républicain, malheureusement trompé comme tant d'autres, vient, avec confiance, faire à Maximilien Robespierre une dénonciation.

Cette dénonciation éclairoit justement les démarches des conspirateurs dont Robespierre étoit le chef. Robespierre l'accueille favorablement et le fait emprisonner au Luxembourg, où cette jeune victime languit pendant cinq mois entiers.

Enfin elle éclata cette horrible conspiration, mais avant son dernier jour, que de victimes immolées! que de patriotes destinés à être massacrés! Tel étoit l'ordre du vertueux Robespierre, tel étoit le désir de cet homme dont on n'osoit parler qu'avec éloge...... C'étoit le dieu d'une faction, l'opprobre de l'humanité, le roi de la France...

Un ennemi de la République, le prince de Galles, ne se trompoit pas en écrivant dans son manifeste, que Robespierre n'étoit autre que *Maximilien premier*,

roi de France et de Navarre. Robespierre le craignoit, et c'est dans ce moment de terreur, où il s'éleva si fortement contre ce manifeste.

Gorsas reprochoit à Robespierre de s'être caché dans sa cave le 10 Août ; Gorsas ne s'étoit pas trompé sur le caractere de cet homme infâme. Mais comment convaincre un homme qui accapare la puissance ! Il falloit un Tallien pour rendre la vue à la France aveuglée, car la majorité de la France étoit persuadée des vertus de Robespierre, tant il est difficile à l'honnête homme de croire que le vice existe dans le cœur de celui qui parle le langage constant de la vertu la plus pure !

En effet ; comment présumer qu'un homme qui se couvre si adroitement du manteau civique, est le plus grand ennemi des citoyens ? On voit Robespierre combattre Danton, ses complices... Faut-il dire le fin mot.....Danton fut guillotiné, parce qu'il ne put faire guillotiner Robespierre. C'étoit des orages de crimes qui luttoient l'un contre l'autre, et dont le tonnerre devoit, en éclatant, écraser le patriotisme, et faire renaître l'intrigue.

Robespierre, après avoit immolé Danton et ses complices, moins à la justice nationale qu'à sa vengeance personnelle, crut qu'il n'avoit plus rien à craindre.

Il savoit que le peuple qui venoit de renoncer à un culte superstitieux pour adorer dieu d'une maniere plus raisonnable, avoit besoin de fêtes pour se délasser. Il forma donc le projet d'nn jour destiné à célébrer l'Etre-suprême.

Malgré les soins du comité d'instruction publique, cette fête étoit plutôt celle de Maximilien Robespierre, que celle du grand Etre qui veille sur notre liberté.

Il est inutile de rappeler les discours pompeux que fit à cette occasion le Catilina moderne. Oh ! s'il avoit senti son cœur faux et méchant, il n'auroit pas osé parler le langage de la vertu.. Mais ne nous abusons pas. Examinons le discours du monstre,

nous n'y verrons qu'un esprit brillant, nous n'y trouverons pas une pensée d'une âme pure.

Cependant une société trompée par de fausses apparences de vertu, les jacobins, en un mot, croyoient Robespierre tel qu'il auroit du être. D'un autre côté, une partie de ces mêmes jacobins n'alloit plus aux séances, parce qu'il se mefioient du monstre qui en étoit le meneur infâme. Les vrais patriotes attendoient dans le silence, que Robespierre, gonflé d'orgueil et de projets liberticides, se démasquât lui-même.

Depuis long-temps, dans les séances des jacobins, Robespierre et ses complices accaparoient la parole. Il avoit dévoilé peu-à-peu le plan qu'il avoit conçu de bouleverser le gouvernement, et ce plan avoit été suivi. Robespierre dominoit en despote; quiconque osoit le contrarier, étoit réputé conspirateur. On passoit au scrutin épuratoire, et Robespierre n'en prolongeoit la durée que pour tenir, en quelque sorte, la Convention toute entiere dans sa main, et menacer ses membres de les flétrir dans l'opinion publique, s'ils ne se prosternoient pas devant sa face patibulaire. Ses satellites le secondoient merveilleusement. Les vrais patriotes étoient opprimés, les conspirateurs étoient protégés, et Robespierre guettant l'instant où ils alloient être dénoncés, venoit les dénoncer lui-même.

Qui croiroit que ce monstre protégeoit la conspiration de la prétendue mere de Dieu, lui qui parloit si haut le langage de la philosophie!

Cependant la coupe de crime étoit remplie. Le regne de Robespierre ne devoit plus durer que quelques moments; la patrie opprimée alloit respirer enfin.

Chambre du Comité de Salut public.

Robespierre vint pendant quelque temps faire des rapports au nom de ce comité. Mais quand il se crut bien assuré dans son parti, il vint faire des rapports en son propre nom. De-là un discours méphi-

tique, applaudi à toute outrance par sa cabale; les personnalités hardies autant qu'injustes. C'étoit dans une diatribe sanglante, qu'il insultoit nos armées; qu'il vouloit établir les soupçons les plus injurieux sur les vrais patriotes.

Enfin le jour arrive où Robespierre ne sera plus que Robespierre, c'est-à-dire, qu'il va se dévoiler lui-même, et paroître dans toute sa scélératesse.

O France! ô République naissante et déjà affermie au milieu des plus noires et des plus horribles trahisons, te voilà donc enfin arrachée à tes plus cruels ennemis! à cet infâme Robespierre, qui dès l'année 1792, t'avoit été désigné comme un homme dangereux!

Robespierre avoit fait un discours à sa mode, c'est-à-dire rempli de détours que ses conjurés peignoient comme autant d'actes de patriotisme. Il osa attaquer des patriotes qu'il vouloit perdre encore; mais son heure étoit venue.

Couthon, digne agent de Robespierre, le soutenoit ouvertement. Saint-Just se présente à la tribune avec un discours volumineux. Quelle ruse dans son début! Que de coups de poignards ce monstre se préparoit à porter!

» Je ne suis, dit l'infâme Saint-Just, je ne suis d'aucune faction. Comment vous rendre sensibles au mal qu'un mot décèle? J'avois été chargé par les deux comités de Salut public et de Sûreté générale, de vous présenter un rapport sur les causes et les effets de la commotion sensible que l'opinion publique a éprouvée; cette confiance m'honoroit; mais on a flétri mon cœur, on vous a peint le gouvernement divisé, il ne l'est point: mais quelques hommes ont voulu neutraliser le gouvernement révolutionnaire, et tramer la perte des gens de bien. Ces membres avoient concouru à me charger d'un rapport; ils croyoient que par un respect humain, j'aurois parlé leur langage!

Quelle audace! quelle témérité! rien ne pouvoit effrayer ce Saint-Just; Robespierre étoit là pour le soutenir.

Tallien a le courage de l'interrompre. Il s'écrie, dans les premieres paroles de son discours : » Saint-
» Just vous a dit qu'il n'étoit d'aucune faction : et
» moi aussi je n'appartiens à aucune ; mais mon cœur
» gémit sur les maux qui menacent la patrie ; j'arrose
» de mes larmes les blessures qu'on lui a faites.

» Quel spectacle se présente à nos yeux ! hier on
» est venu vous faire un rapport particulier ; on veut
» aujourd'hui vous en présenter un autre, et ce sont
» toujours des hommes isolés qui parlent en leur pro-
» pre nom, lorsque ce soin devroit regarder le gou-
» vernement seul. Moi, je viens demander qu'enfin
» le rideau soit arraché dans son entier. »

Alors Billaud-Varenne dénonce que l'on a développé la veille, aux Jacobins, l'infâme dessein de bouleverser le gouvernement.

» Que direz-vous, s'écria-t-il, quand vous saurez qu'un membre du comité, dans une occasion où il s'agissoit d'envoyer dix représentans du peuple en mission, ne trouvoit pas dans la Convention dix membres dignes de cette confiance ? Cet homme, c'est Robespierre ! Le même nous accuse d'oppression envers les patriotes, et c'est lui qui seul a fait arrêter le comité révolutionnaire de Paris le mieux composé. »

Billaud-Varenne dévoile alors entierement la scélératesse de Robespierre. Robespierre tremble et frémit. Il veut parler. *A bas le tyran*, lui crie-t-on de toutes parts. Robespierre démasqué, grince des dents et rugit comme le tigre qui ne peut plus déchirer la proie qui lui échappe.

Cependant ce monstre a l'audace de monter à la tribune : on renouvelle avec plus de fureur ces cris : *A bas le tyran, à bas le Catilina.* Robespierre descend. La Convention le livre à la garde avec son frere, Couthon, Lebas et Saint-Just.

Bientôt Henriot apprend que le chef de la conspiration est arrêté. Il cherche à ameuter Paris, en semant des discours séditieux. Il délivre Robespierre ; il le porte à la Commune. Là est le foyer de la

conspiration. Il s'agit de détruire la liberté. Les conjurés ne gardent plus de mesure. Les traîtres ne se bornent point à dévoiler leur complot, ils entraînoient avec eux dans leur ruine des communes qu'ils trompent.

Cependant ils établissent un comité d'expédition. La Convention mit hors de la loi la commune.

Pendant ce temps, Labretéche, commandant de l'école de Mars, est arrêté. Douze députés font entourer la Convention Nationale avec des canons républicains. Ils arrivent ensuite à la commune, y entrent le pistolet à la main. Ce repaire de conspirateurs est entouré de patriotes.

Aussitôt que Couthon voit les députés, il se laisse tomber et fait le mort; Robespierre le jeune se jette par la fenêtre, et ne peut se tuer; son frere se tire un coup de pistolet qui lui fracasse la machoire. On l'étend sur une table, la tête appuyée sur un morceau de bois.

On trouve sur le bureau de la commune un cachet tout neuf, avec une fleur de lys.

Henriot désespéré est abandonné, il fuit, il est arrêté. Enfin Dumas, ce président sanguinaire du tribunal que le peuple n'a établi que pour rendre la justice, et non pour insulter-même aux criminels, Dumas est condamné à perdre la tête avec Henriot, Lebas, Couthon, Maximilien Robespierre et son frere, Saint-Just et le Maire Fleuriot, ainsi que l'agent national Payan, et d'autres scélérats.

Quel triomphe? Qu'il est différent de celui auquel ces monstres s'attendoient: ils aspiroient au trône, on les conduit à celui qu'ils méritent... L'échafaud.

Voila donc ces républicains fidèles à leurs sermens, Voilà donc ces prédicateurs de morale? ces apôtres de la liberté? ces hommes qui crioient tant après la tyrannie des despotes, vouloient en établir une d'autant plus funeste, qu'ils cachoient leur complots liberticides, sous le masque du patriotisme.

Ici un frémissement d'horreur fait tresaillir. Si le complot avoit réussi tel qu'il avoit été conçu,

l'on devoit le lendemain pendre trois députés, et bientôt les autres auroient de même été victimes. Que de patriotes égorgés dans la République. . . Combien n'y en auroit-t-il pas eu encore! Robespierre, ce monstre qui feignoit de vouloir faire épargner le sang, Robespierre étoit celui qui en faisoit, et qui en auroit fait le plus répandre.

Mais il est une providence qui veille sur la liberté française. L'éternel permet que les méchants conspirent, afin que leurs crimes paroissent avec plus de noirceur. Il déjoue ensuite leurs attentats, afin de faire triompher la vertu, et la faire aimer de tous ceux qui veulent véritablement la République, une et indivisible.

Je ne peux m'empêcher de revenir aux dangers dans lesquels Robespierre avoit enveloppé toute la République. Partout ces agents perfides s'étoient introduits, pour atténuer ou corrompre les principes républicains, partout ils marchoient sous la bannière du despotisme le plus inoui, dont l'histoire des gouvernements ait fait mention. La municipalité, la force armée, les tribunaux, l'opinion publique elle-même, étoient dirigés par l'influence d'un seul homme qui tenoit dans sa main la vie et la mort des citoyens. On sait que des listes de proscription sortoient chaque matin du cabinet de ce tyran, qui préféra d'abord la férocité froide de Sylla, aux emportements furieux de Catilina. Cette marche avoit une sorte de prudence : Robespierre, au milieu de la surveillance des comités dont il étoit membre, n'avoit garde de s'aliéner des patriotes purs, par des violences qu'ils auroient réprimées ; le bien public étoit l'égide dont il couvroit alors toutes ses démarches; mais quand une fois ces mêmes démarches ont eu développé le secret de sa tyrannie, c'est alors que Catilina s'est montré tout entier ; c'est alors qu'on a vu tous les agents secrets de son despotisme, se dépouiller du manteau dont ils s'enveloppoient, et qu'ils ont montré à découvert les dangers dont Robespierre avoit enveloppé la liberté publique. Aussitôt l'indigna-

tion générale a justement proscrit le chef et les complices de tant d'attentats, et leur mort a porté l'épouvante parmi les satellites épars de cette grande conspiration contre la liberté.

Comme ils étoient aveugles, insensés, furieux, ces partisans d'un genre de despotisme plus atroce peut-être que tous ceux que la liberté, la philosophie et la raison ont si justement proscrits, et à l'anéantissement desquels la nation française a fait de si grands sacrifices. Comment une seule commune avoit-elle pu concevoir l'espérance de ravir aux représentants du peuple le gouvernement qu'ils tiennent de son suffrage! Comment le chef temporaire de la force armée avoit-il pu croire qu'il armeroit les citoyens contre la Convention? Certes, le créateur de tant d'atroces illusions, étoit un monstre en projets, en exécution, en morale, en principes, et ce monstre avoit eu l'art de trouver des suppôts, ce monstre étoit Robespierre; il est expiré sous le glaive de la loi, et la loi va poursuivre ses suppôts, d'accord avec l'opinion publique, qui les a déjà flétris.

Voici un portrait qu'on a fait de cet ambitieux éphémère, qu'un regard sévère de la liberté a plongé dans le tombeau. Il a vécu 35 ans; sa taille étoit de cinq pieds, deux ou trois pouces; son corps jetté d'aplomb; sa démarche ferme, vive, et même un peu brusque; il crispoit souvent ses mains, comme par une espèce de contraction de nerfs; le même mouvement se faisoit sentir de ses épaules et dans son col, qu'il agitoit convulsivement à droite et à gauche; ses habits étoient d'une propreté élégante, et sa chevelure toujours soignée; sa physionomie un peu renfrognée, n'avoit rien de remarquable; son teint étoit livide, bilieux, ses yeux mornes et éteints; un clignement fréquent sembloit la suite de l'agitation convulsive dont je viens de parler; il portoit presque toujours des conserves. Il savoit adoucir avec art sa voix naturellement aigre et criarde, et donner de la grâce à son

accent Artésien; mais il n'avoit jamais regardé en face un honnête homme.

Il avoit calculé le prestige de la déclamation, et, jusqu'à un certain point, il en possédoit le talent; dessinoit assez bien à la tribune; l'anthitèse dominoit dans ses discours, et il manioit assez souvent l'ironie; son style n'étoit point soutenu; sa diction, tantôt harmonieusement modulée, tantôt âpre, brillante quelquefois, et souvent triviale, étoit toujours cousue de lieux communs et de divagations sur la vertu, le crime, la conspiration. Orateur médiocre, lorsqu'il avoit préparé son discours; s'il s'agissoit d'impression, il étoit au-dessous de la médiocrité. Alors il couroit après ses idées fugitives, comme un homme endormi après le fantôme de son rève; sa logique étoit toujours assez pure, et souvent adroite dans ses sophismes; il réfutoit avec lucidité, mais en général sa tête étoit stérile, et la sphère de sa pensée étroite, comme il arrive presque toujours à ceux qui s'occupent trop d'eux-mêmes. En effet, avec tous les grands mots de vertu, de patrie, il ne pensoit qu'à lui, l'orgueil étoit le fonds de son caractère, la gloire littéraire étoit un de ses vœux; il ambitionnoit plus encore la gloire politique; il parloit avec mépris de Pitt, et il ne voyoit rien au-dessus de ce scélérat, si ce n'est lui-même.

Les prétendues injures des journaux anglois chatouilloient délicieusement son cœur; quand il les dénonçoit, son accent, son expression trahissoit la jouissance de son amour-propre, et pour me servir d'un mot vulgaire, l'eau lui en venoit à la bouche: c'étoit un délice pour lui, d'entendre nommer les armées françaises, les troupes de Robespierre, il savouroit comme des madrigaux les sarcasmes du duc d'Yorck, il se plaisoit à peser, comme tyran lui même, dans la balance des tyrans. A la fois audacieux et lâche, il couvroit ses manœuvres d'un voile épais, et souvent il désignoit ses victimes avec hardiesse. Un représentant faisoit-il une proposition qui lui déplût, il se retournoit

tournoit brusquement, et l'envisageoit d'un air menaçant, pendant quelques minutes.

Foible et vindicatif, sobre et sensuel, chaste par tempéramment, et libertin par imagination. Les regards des femmes n'étoient pas les derniers attraits de de son pouvoir suprême; il aimoit à les attirer; il mêloit la coquetterie dans son ambition; il faisoit emprisonner des femmes pour avoir le plaisir de leur rendre la liberté, il leur tiroit des pleurs, pour les essuyer; il jettoit dans les ames ardentes des dévotes et des illuminées quelques unes des bases de sa domination; il exerçoit particulierement son prestige sur les imaginations tendres. Il choyoit les prêtres comme utiles à ses projets. Son stile même avoit quelque chose des expressions de ces sortes de gens.

L'astuce étoit après l'orgueil le trait le plus marqué de son caractere. Il n'étoit environné que de gens qui avoient de graves reproches à se faire. D'un mot il pouvoit les placer sous le glaive. Il protégeoit et faisoit trembler une partie de la convention. Il transformoit les erreurs en crimes, et les crimes en erreurs. Toutes les fois qu'il étoit attaqué, c'étoit la liberté qu'on attaquoit; un représentant avoit-il essuyé les deux coups de feu d'un assassin, c'étoit lui qui étoit assassiné; il craignoit les ombres mêmes des martyrs; il affoiblissoit leur influence; il mettoit la sienne à la place; il auroit fait guillotiner les morts eux-mêmes.

Pour le peindre d'un trait, Robespierre, né sans génie, ne savoit point créer les circonstances, mais il en profitoit avec adresse. Cela ne suffit pas pour un tyran; aussi les circonstances l'ont perdu, parce qu'elles l'ont dévoilé: il n'a pas prévu que la liberté observe avec une attention scrupuleuse ceux qui veulent s'élever au-dessus d'elle, et qu'il faut une vertu sublime pour soutenir ses regards; il n'avoit point cette vertu, et le voilà confondu dans la classe abhorrée des tyrans de l'humanité qui ont voulu opprimer un moment leurs semblables, et qui ont dévoué leur mémoire à la longue exécration des siecles.

Tout ce qui peut faire connoître et détester d'avan-

tage les scélérats qui ont si long-temps trompé et tyrannisé la France, doit être publié.

Il faut qu'on sache qu'avant même d'avoir jetté son masque, Robespierre avoit commencé à s'entourer de l'appareille de la tyrannie. Il n'alloit jamais à la promenade qu'au milieu d'une petite cour de six à sept personnes qui suivoient ses mouvemens, qui épioent ses gestes, ses caprices, comme les courtisans les plus dévoués, à Versailles. Il ne marchoit dans les rues qu'entouré de deux ou trois sbires qui avoient en poche des pistolets et portoient à la main d'énormes bâtons ou des cannes à sabre. Il ne se laissoit jamais approcher par personne.

Nicolas qui a été exécuté, étoit connu pour avoir été un de ses gardes-du-corps. Son maître l'avoit ensuite porté au tribunal révolutionnaire, où il servoit ses infâmes projets. Nicolas avoit depuis quelque temps une superbe imprimerie. On a annoncé même, avant la mort du tyran, que cette imprimerie lui appartenoit; que Nicolas n'en étoit que le prête-nom. Il seroit curieux de découvrir d'où venoient les caracteres et les fonds de cet établissement.

Un fait qui ne doit pas être ignoré, c'est que Robespierre, étendu assez nonchalemment sur son banc à la Convention, n'y applaudissoit jamais aux recits de nos triomphes. Il restoit seul assis, froid, immobile au milieu de ses collegues, ivres de joie et d'enthousiasme, en apprenant nos victoires et la défaite des tyrans coalisés.

La bile et la rage étoient le fond de son caractere. Il en donna des preuves jusqu'aux derniers moments. Arraché de la maison commune, dans la nuit du 9 au 10 Thermidor, pour être emporté au Comité de salut public, il fut agité de mouvemens convulsifs, en y entrant; il ne pouvoit parler à cause du coup de pistolet qu'il avoit eu dans la mâchoire; mais les yeux lui sortoient de la tête. Il chercha à plusieurs reprises à mordre ceux qui soutenoient son brancard. Il lançoit encore, suivant son usage, son sinistre regard sur ceux qui en ce moment, lui re-

prochoient tant de crimes inutiles et son ambition. Il se trouva au comité avec Couthon, qui poussant jusqu'au bout l'hypocrisie, y faisoit le mort, dans le dessin sans-doute d'apitoyer.

Couthon affectoit la vertu comme Robespierre le despotisme, mais dans un corps à moitié mort, puisqu'il étoit perclus de tous ses membres jusqu'au dessus des reins, et sous un extérieur assez doux, Couthon cachoit l'ame d'un tigre. C'est de sa bouche que sortoient depuis long-temps les propositions les plus sanguinaires; il étoit sur-tout altéré du sang de la représentation nationale. Dans tous ses discours il parloit d'égorger sept à huit député. Il s'étoit fait Séide de celui qui, comme Mahomet, dont il n'avoit que la scélératesse et la profonde dissimulation, avoit conçu l'idée de devenir le chef d'une secte religieuse, sans doute pour raillier plus sûrement autour de lui, les foibles, les imaginations, et tous les fripons qui, au nom d'un Dieu qu'ils outragent par leurs forfaits, veulent gouverner et oprimer le monde. Aussi Robespierre aimoit-il à s'entourer de prêtres mauvais sujets, et d'hommes tarés de tout genre, parce qu'ils ne pouvoient lui porter aucun ombrage, et que sûr de les perdre à son gré, il espéroit en faire de dociles instruments à sa domination.

Tout ce qui brilloit autonr de lui, soit parmi les orateurs, soit parmi les gens de lettres ou les artistes, révoltoit sa médiocrité : aussi détestoit-il tous ses collegues dont le talent égaloit ou surpassoit le sien. Il n'avoit jamais pu pardonner à plusieurs constituants leur éclatants succès. Il feignoit de poursuivre en eux leurs crimes trop réels, tandis qu'il ne les punissoit que de leur renommée. Petit et vain, lâche et féroce, audacieux lorsqu'il étoit soutenu; timide dans le danger; orateur médiocre et diffus; politique sans vues; hypocrite adroit, parlant sans cesse du peuple, et se mettant sans cesse à sa place; ne connoissant d'autre dieu que son orgueil, et parlant depuis quelque-temps de la divi-

lité, comme s'il l'eut le premier révérée ; comme s'il eût voulu faire compter cette grand et salutaire pensée au nombre des bienfaits que lui devoit la nation ; monarchiste en 1790, défenseur de la constitution royale en 1792 ; craignant, avant le 10 Août, la secousse du trône à renverser ; s'emparant de cette belle et immortelle journée, comme s'il l'eût amenée, quoiqu'il se fût caché pendant le combat contre le tyran ; populaire ensuite, parce que la cause du peuple triomphait ; arrivant au gouvernement par des principes démocratiques ; et dès qu'il s'est emparé du timon des affaires, y substituant les maximes de l'oligarchie et du despotisme ; parlant de vertu, en commandaut des assassinats ; dressant des listes de proscriptions au nom de la justice ; opprimant la Convention au nom du peuple qu'il trompoit ; et tyrannisant le peuple au nom de la liberté ; sacrifiant tout, amis, conscience, repos, à l'habitude et au besoin de regner ; imputant aux autres les crimes qu'il commettoit ou qu'il projettoit.

Tel étoit cet homme qui a prouvé jusqu'à quel point on pouvoit séduire un grand peuple avec des talens médiocres, une grande flexibilité aux circonstances, la science d'en profiter sans savoir les faire naître ; mais avec une opiniâtreté de vues telle que rien ne coûte, lorsqu'on a un trône en perspectives, et la passion d'occuper de soi son siècle et la postérité, soit comme les Gracques ou mazentello, soit comme Erostratte, Cromwel ou Catilina.

Un seul trait fait connoître les tyrans et ses derniers projets. Un citoyen qui publiot le Décret par léquel la Convention avoit mis la commune rebelle hors de la Loi, est saisi par les satellites de Robespierre et amené dans la maison commune. Là on le charge d'imprécations et de menaces : *qu'on le mene à Robespierre*, s'écrie-t-on. Aussi-tôt il est conduit dans une salle où le tyran étoit seul. A la vue de ce Citoyen, il écume de rage ; il s'approche de lui, lui donne dans le dos un grand coup de poing qui le précipice au milieu de la chambre. Il s'approche pour

le frapper encore. » Tu es du parti de la Convention, » lui dit-il, tu seras pendu demain sur place de » Greve avec tous tes complices. »

En effet, dès le soir même, un tribunal de douze scélérats avoit été formé dans la maison commune, et devoit le lendemain prononcer l'assassinat de tous ceux qui auroient refusé de ployer le genou devant le tyran.

Il en résulte que le monstre Robespierre, de concert avec Saint-Just et Couthon, devoient se partager l'empire. *Antoine* Couthon devoit régner dans les montagnes d'Avergne et les Pyrenées, les Alpes et la Méditerranée. *Lepide* Saint-Just, au Nord, et *Catilina* Robespierre à Paris.

Le rapport d'un déserteur apprend que les puissances étrangeres étoient liguées avec Robespierre, et ne vouloient traiter qu'avec lui.

Qui croiroit que Maximilien Robespierre protégeoit ouvertement les fripons, et un, entr'autres, qui vola cent quarante mille livres à la République.

Ce montre présidoit au jugement des criminels, et parmi ceux qui ont été guillotinés, combien de victimes !

Voici la marche que l'on suivoit.

Tous les soirs on rapportoit à Robespierre la liste de ceux qui devoient être traduits le lendemain au tribunal révolutionnaire.

Robespierre lisoit, et marquoit à chaque nom les lettres A ou G.

La lettre A signifioit qu'il falloit absoudre celui dont le nom étoit apostillé.

La lettre G désignoit une nouvelle victime.

Enfin, le plan de la fête Bara et Viala étoit une conspiration dont le but étoit de massacrer la Convention nationale et les patriotes.

Que cet exemple vous apprenne à ne plus avoir d'idoles. Vous fûtes victimes de Pétion, de Brissot, et d'une infinité d'autres conspirateurs. Souvenez-vous que la liberté n'existe pas dans les hommes, el qu'au contraire ce sont les hommes qui perdent la liberté. Raliez-vous autour de la Convention,

qui, dans ces moments d'orage, a déployé le plus grand caractere; elle ne fera grace à aucun conspirateur, et la vertu sera toujours la base de ses opérations.

Peuple! que cet exemple te guérisse enfin d'une maladie cruelle qui feroit ton malheur, l'idolâtrie pour les individus; ne jurons plus au nom de tel et tel citoyen, ne jurons qu'au nom de la liberté et de la patrie. Ne plaçons plus les bustes de quelqnes hommes sur les colonnes du patriotisme, ne les jugeons qu'après leur mort; s'ils ont marché constamment dans le chemin de la droiture, inscrivons avec honneur leurs noms dans les passages de notre histoire; s'il n'ont été que des traîtres, frappons les du glaive de la loi, et vouons leur mémoire à l'infamie. Les réputations passerons, les hommes de sang périront, la liberté seul restera.

Par L. DUPERRON.

LES JACOBINS DÉMASQUÉS

Suite au front de Robespierre et de sa Clique, ou la nécessité de la Liberté de la Presse.

Se taire est un crime, quand parler est utile.

Origine des Jacobins et des Sociéte y affiliées.

Je fus le lendemin pour retrouver mon homme sur la terrasse du Jardin-National ; mais ce ne fut qu'hier que nous pûmes nous rejoindre. Il se mit à rire en m'abordant, et me dit : vous avez donc fait imprimer notre conversation ? Oui, lui dis-je, j'ai voulu savoir ce que le public en penseroit.--Eh bien, qu'en avez-vous entendu dire ? -- Mais, repondis-je, il y en a qui disent que c'est être bien téméraire que de heurter une société aussi puissante, que c'est casser les vîtres tout-à-fait : mais en général, on trouve que c'est la vérité ; et sur cent personnes que j'entends, j'en trouve au moins quatre-vingt-dix qui pensent de même. Je sais cependant qu'un certain être a dit qu'il n'y avoit qu'un aristocrate, ami de l'ancien régime qui put être l'auteur d'un pareil écrit.--- Je parie que c'est un Jacobin ? -- Justement ; et un Jacobin enragé.

Juste ciel ! s'écria mon homme, jusques à quand

nos concitoyens seront-ils dupés par cette société perverse, et ne se trvuvera-t-il pas un bon citoyen, ami de la patrie, qui éclairera le peuple, ce bon peuple, qui veut sincérement la République, un bon gouvernement, et le règne de la justice ? Oui, le peuple est bon, et son cœur désavoue toutes les attrocités dont cette secte impie a été la mère; il ne s'agissoit que de l'éclairer, pour lui prouver que la tranquillité de la République dépend de la dissolution des Jacobins et de toutes les sociétés qui y sont affiliées.

Mais, lui dis-je, comment l'éclairer?

--- Par une petite feuille que l'on met sous ses yeux, où on lui expose la vérité toute nue, où on nomme les choses par leur nom. --- Mais la presse n'est pas libre encore, et vous-même êtes convenu qu'ils s'opposoient à sa liberté indéfinie; qu'il y avoit de grands risques à courir. D'ailleurs, l'assassinat de Tallien peut retenir bien des gens! Il y a beaucoup à penser sur cet événement! Exclu des Jacobins pour son opinion qui déplaisoit à la société, assassiné quelques jours après; ma foi, ce rapprochement fait naître des soupçons qui peuvent imprimer une certaine terreur. Et puis, l'emprisonnement de Réal, de Dufourny, de Gonchon, ces vétérans révolutionnaises......!!!

Je vous entends, me dit mon homme. Mais, continua-t-il, quel est celui qui n'exposeroit pas ses jours pour sauver ceux d'un autre homme en danger ? A plus forte raison, quand il s'agit du salut de sa Patrie, du bonheur de ses concitoyens, il faut braver l'assassinat, la calomnie, l'emprisonnement, l'échafaud même; si les scélérats peuvent encore y conduire leurs victimes......
--- Que diriez-vous donc au peuple pour l'éclairer?

Je lui dirois : Quand la nécessié de veiller vous-même à la garde de vos propriétés, à la sûreté de vos personnes, de défendre vos représentans, de résister aux soldats du desposisme, vous eût fait prendre les armes, vous nommâtes vos magistrats, vos officiers,

et vous établîtes une sorte de gouvernement représentatif provisoire..... Quoi qu'il fut imparfait, que vos chefs n'eussent point encore cet expérience nécessaire pour commander, vous avez obéi aux uns et aux autres, parce que vous avez sagement senti qu'il étoit juste et avantageux que la raison de ceux que le peuple avoit jugé les plus éclairés et les plus probes, commandât, et que tout ce qu'il y avoit ensuite de plus intrépide et de plus estimable, donnât l'exemple du respect pour l'ordre, et de la soumission aux autorités que vous aviez constituées.

Au milieu de ce commencement d'organisation, dont la rapidité et la sagesse feront et votre éloge, et l'admiration de la postérité, quelques ambitieux s'emparerent de votre gloire et se venterent d'avoir terrassé et renversé la Bastille et conquis la liberté, tandis que pendant la chaleur du combat, ils ne sortirent pas de chef eux, et qu'aucun n'ont ces honorables blessures qui attestent et votre courage et votre ardent amour de la patrie et de la liberté; ces ambitieux dis-je, conçurent le projet de renverser le roi et les ministres pour se mettre à leur place, et d'empêcher que l'autorité souveraine dont vous vous étiez ressaisie, pour la déléguer à des représentans choisis par vous, ne puisse jamais rentrer dans vos mains, ni même rester dans celles de vos délégués. Ils rassemblerent de toute l'étendue de la France, tout ce qu'ils purent trouver d'hommes d'un esprit turbulent, d'une éloquence impétueuse, d'une réputation incertaine, d'une conscience peu délicate, des anges dans leur fortune, accablés de dettes, espérant quelque chose du renouvellement des places et de l'ébranlement des fortunes. A la tête de ce premier groupe, ces hommes dangéreux se dirent les amis de la Constition, qui n'existoit pas encore, et sous ce titre respectable, ils réunirent bientôt à eux un assez grand nombre de bons citoyens, qu'ils ne mirent pas dans le secret de leurs vues, et dont le zele sincere, ainsi que les talens et les vertus, aidoient leurs succès. C'est ainsi que

les jésuites, qui vouloient dominer le monde, ont eu dans leur ordre des instituteurs laborieux, des savans et des littérateurs estimables, des gens vraiment pieux, qui décoroient une société ambitieuse, que les jacobins d'aujourd'hui ont pris pour modele.

Une fois établie, cette société a profité des vertus des hommes probes qu'elle s'étoit attachés pour gagner la confiance des citoyens, et elle s'est créé un pouvoir indépendant du peuple, indépendant de celui qu'il avoit délégué à ses représentans; et à l'aide d'une réputation de patriotisme, elle est venue à bout de se former en puissance redoutable à tous ceux qui avoient des vertus et qui vouloient le bonheur de la Patrie.

Ces amis de la constitution, ou plutôt ces jésuites récréés sous le nom des jacobins, n'ont voulu de liberté que pour eux, de puissance que pour eux, de crédit que pour eux, de places que pour eux.

Ils se sont emparés des journaux, afin de dominer l'esprit public; ils se sont liés par des affiliations dans toutes les villes, afin de gouverner par-tout, et d'être maîtres par-tout, et ces affiliations qui ne sont autre chose que les congrégations des ci-devant jésuites, leur ont servi à étendre leur pouvoir. Et afin que rien ne pût le balancer, ils se sont érigés en censeurs de la pensée; quiconque a osé écrire contr'eux, a été dénoncé à l'opinion publique, comme ennemi de la Patrie. Il n'y avoit qu'eux et les leurs qui pouvoient écrire; dès-lors ils ont abusé de ce pouvoir terrible contre leurs ennemis, qui étoient tous les gens de bien; la calomnie est entrée dans les mœurs habituelles, elle a presque par-tout altéré la douceur et le charme du caractere national. Si quelques écrivains courageux ont osé prendre la plume, ils ont été traités de royalistes, d'aristocrates, ou tout au moins de modérés; et comme la puissance jacobine avoit su perfectionner l'art des séditions, elle a su aussi les diriger contre qui elle a voulu. La vie et l'asile des écrivains n'ont plus été respectées. Une horde de bri-

gands s'est portée dans les imprimeries qui pouvoient encore servir à éclairer le peuple sur ses vrais intérêts, sur ceux de la Patrie ; ils ont tout détruit, tout dévasté, et par cet infâme moyen, ils sont venu à bout de faire taire la vérité, de la réduire au silence.

Maîtres de l'opinion publique, par ces odieux moyens, qu'ils ont employés par-tout, à l'aide de leurs nombreuses congrégations, ils sont parvenus à en imposer à la Convention nationale elle-même. Quand un de vos représentans à été assez courageux pour s'élever contre qu'elques-unes de leurs audacieuses prétentions, aussi-tôt il a été dénoncé à leur tribune, et à l'aide de leurs journaux, il l'a été à l'opinion publique. Si la Convention nationale ne cédoit pas à ces premières dénonciations ; alors la société se rendoit en masse à sa barre, et sous le nom modeste de pétition, elle osqit lui dicter des loix. Si ce moyen ne réussisoit pas encore, elle fesait écrire par son comité de correspondacne, à toutes les sociétés ou congrégations affiliées, afin que celles-ci envoyassent les demandes ou les prétentions de la société mère, ou qui déclarassent que tels ou tels avoient perdus la confiance de la nation. Souvent ces adresses se rédigeoient dans les comités secrets de la société, et parvenoient à la Convention comme le vœu d'une réunion de bons Citoyens. O Français ! vos représentans sont-ils libres ? l'êtes vous vous-mêmes, puisque la vérité ne peut pas percer jusques à vous?

Une chose digne de votre attention, c'est que ceux qui composent ces nombreuses associations, sont en grande parties des gens perdus dans l'opinion publique, des gens qui n'ont en partage que l'intrigue et la soif des richesses. Ils ont sentis que cette société disposant de toutes les places, il étoit de leur intérêt de s'y faire recevoir, pour parvenir à des emplois où vous ne les auriez pas nommés, puisqu'ils n'avoient pas les vertus nécessaires pour les remplir dignement. De-là sont venus tous ces maîtres, tous ces dilapidateurs de la fortune publi-

que, tous ces magistrats infidèles, tous ces hommes enfin qui n'ayant rien en 1789, sont devenus riches tout-à-coup, et ont soutenus des dépenses hors de toute proportion avec leur fortune connue.

Quand la Convention, la seule puissance que vous puissiez reconnaître, puisqu'elle est la seule qui émane de vous, a voulu déployer son autorité qui est la vôtre, qu'elle a voulu terrasser le nouvel Aquaviva, ce général de la société, alors chaque profés s'est rendu dans les sections, pour vous engager à marcher contre la Convention, et de détruire votre autorité, votre liberté; et dès-lors vous auriez gémis sous le despotisme de cette société dominatrice, dont Robespierre étoit le chef.

Cela est vrai, me dit mon homme, mais il craignent qu'on ne fasse voir au peuple que les jacobins se sont, de leur autorité privée, établis en Chambre haute, et que la Convention nationale, qui représente la Nation, qui tient ses pouvoirs de la volonté générale, ne seroit bientôt plus que comme la Chambre des Communes en Angleterre, si on ne détruisoit pas cette corporation audacieuse. C'est ce que je vous prouverai à la premiere rencontre.

BARALY.